



AGADIR ET L'APOCALYPSE DE LA LANGUE (MOHAMMED KHAÏR-EDDINE, 1967)

Bernadette Rey Mimoso-Ruiz

► To cite this version:

Bernadette Rey Mimoso-Ruiz. AGADIR ET L'APOCALYPSE DE LA LANGUE (MOHAMMED KHAÏR-EDDINE, 1967). Inter-Lignes, 2010, Lectures bibliques. Des chemins du cœur à l'Apocalypse, n°4. hal-02533883

HAL Id: hal-02533883

<https://hal.science/hal-02533883>

Submitted on 6 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AGADIR ET L'APOCALYPSE DE LA LANGUE (MOHAMMED KHAÏR-EDDINE, 1967)

Bernadette REY MIMOSO-RUIZ
UR CERES Institut catholique de Toulouse

Préambule

La nuit du 29 février 1960, peu avant minuit, un séisme détruit tous les quartiers nord d'Agadir. Sept ans plus tard paraît le premier roman d'un des enfants terribles de la littérature marocaine d'expression française qui en fait le récit. Quels liens peut-on établir entre une catastrophe survenue en terre d'islam et la notion d'apocalypse si fermement présente dans le religieux chrétien ? *A priori* aucun, si l'on se réfère à la définition directement issue de l'étymologie : « **révélation** » et par glissement « **fin du monde** » et pourtant la symbolique nous invite à modérer cette première réflexion car le roman de Khaïr-Eddine, s'il ne comporte pas de dimension chrétienne, opère la synthèse hardie entre l'anéantissement physique d'une cité –d'une fin de monde– et la révélation de l'état du Souss quelques années après la fin du protectorat. Au chaos du séisme répond, en écho, le chaos dissonant des voix narratives, à la destruction de la ville, celle de la langue. En cela, il reprend, de manière iconoclaste, la valeur de « révélation » du Coran qui passe par l'écriture et si l'on veut prolonger le caractère quasi blasphématoire du roman, en dévoilant ce qui se doit d'être caché, Khaïr-Eddine retient le concept ésotérique du « Coran muet », celui qui est porteur de la vraie parole divine¹.

Avant l'étude proprement dite du roman, il convient, d'une part, de rencontrer l'auteur et, d'autre part, de faire un bref rappel de la ville d'Agadir dont l'histoire se confond avec les diverses étapes de la colonisation des côtes marocaines.

Mohammed Khaïr-Eddine² appartient à la génération née sous le protectorat français (1941) qui a vécu les premières années du Maroc indépendant durant son adolescence (1956) ; il s'engage très tôt en littérature après sa découverte de Rimbaud. Il écrit en arabe et en français mais, à partir de son exil en France (1965), choisira la langue française pour s'exprimer.

Originaire de la région du Souss (Tafraout, province de Tiznit), il est nommé enquêteur de la sécurité sociale auprès de la population d'Agadir durant deux ans (1961-1963) où il prend la dimension des effets du tremblement de terre. Cette rencontre avec la détresse des survivants et le bouleversement qui perdure lui inspireront son premier roman, *Agadir*.

Quelques années plus tôt, il a suivi des études secondaires à Casablanca où son père tient un commerce. Cela lui a permis de rencontrer des intellectuels et des écrivains et induit son engagement littéraire qui le pousse à fonder une revue *Eaux Vives*. Il lance avec Mostafa Nissaboury un mouvement littéraire « Poésie Toute » (1964) avant de publier deux poèmes dans la revue *Souffles*³, créée par Abdellatif Laâbi, en 1966.

Cette revue qui n'a pu exister que durant 6 ans, a considérablement modifié le paysage littéraire du Maroc. En effet, la censure officielle et les persécutions dont furent victimes

¹ Cf. Malek Chebel, *Dictionnaire des symboles musulmans. Rites, mystique et civilisation*, [Paris, Albin Michel, 1995], Albin Michel, coll. Spiritualités vivantes, 2000, pp.113-116.

² Cf. Jean Déjeux, *Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française*, Paris, Karthala, 1984.

³ La revue *Souffles*, créée en 1966 par Abdellatif Laâbi a été le fer de lance du renouvellement culturel au Maroc. Elle a été interdite en 1972 en raison de ses positions politiques fortement marquées par le marxisme. Ses dirigeants, Laâbi et Sefarty ont connu de longues années de prison, avant de pouvoir quitter le Maroc pour la France.

Laâbi et Serfaty ont conduit de nombreux écrivains à s'exiler en France et, de *facto*, à faire de la langue française le langage de la révolte⁴.

Khaïr-Eddine quittera son pays en 1965 et il devient, pour survivre, ouvrier dans la banlieue parisienne. A partir de 1966, il publie dans la revue *Encres vives* et collabore en même temps aux *Lettres nouvelles* et à *Présence africaine*. En 1967, c'est la révélation de son roman *Agadir*, salué par le prix « Enfants terribles », qu'avait fondé Jean Cocteau. En 1979, il s'installe à nouveau au Maroc. Il meurt à Rabat le 18 novembre 1995, jour de la fête de l'Indépendance du Maroc.

Le parcours de Khaïr-Eddine se confond donc avec le mouvement insurrectionnel et par le choix du français comme mode d'expression, poursuit la démarche de l'Algérien Kateb Yacine. A cela s'ajoute sa naissance dans la province du Souss, territoire soumis par Mohammed V et qui ne cesse de revendiquer sa berbérité.

La ville d'Agadir résulte de l'implantation des Portugais sur les côtes marocaines (1505-1541) et devient par la suite une rade assez importante qui développe le commerce avec la France (sucre, cire, cuivre, cuirs) puis l'Angleterre et la Hollande. L'origine *tachelhit* d'*agadir* signifiant « grenier collectif » place la ville éponyme sous le signe de la communauté et de la prospérité détournée au profit des colons, comme le sera plus tard, le *makhzen* (grenier en arabe) devenu l'appareil étatique oppresseur⁵. Le destin de la ville s'inscrit donc dans la violence que le tremblement de terre de 1731 concrétise. Bien que les Hollandais aient contribué à sa renaissance, le déclin s'amorce avec la rébellion du Souss contre le sultan alaouite (1760). A la fin du XIXe siècle, Moulay Hassan rouvre la rade au commerce⁶ en réponse à la révolte des Soussis. Le projet était, bien évidemment, de poster des hommes à proximité des lieux de rébellion. Cependant, le témoignage de Charles de Foucault laisse penser que la ville s'est peu développée au profit de Mogador (Essaouira) ou de Mazagan (El Jadida), plus proches de Casablanca.

Agadir a ce qui caractérise les marchés : l'on y abat chaque jour et l'on y vend à toute heure de la viande au détail et du pain chaud. Le marché d'Agadir est le seul de Tisint. Naguère, outre ce qui s'y rencontre aujourd'hui, les produits du Soudan y affluaient. Cuir, étoffes, bougies de cire jaune, or, y venaient de Timbouktou en abondance. A présent, plus de vestige de ce commerce.⁷

La tension connue sous le nom du « Coup d'Agadir » a failli déclencher une guerre entre l'Allemagne et la France. Deux navires allemands (la canonnière Panther et le croiseur Berlin) ont mouillé en rade d'Agadir pour protéger les intérêts allemands dans le Souss. La Grande Bretagne et la France protestent vigoureusement et un traité est signé le 4 novembre 1911 qui permet aux troupes françaises d'établir le protectorat au Maroc.

Agadir après la conquête du Maroc par les troupes françaises⁸ voit son développement prendre une ampleur importante avec la construction d'une nouvelle ville⁹

⁴ Kateb Yacine et la publication de *Nedjma* en 1956 ont ouvert la voie de l'écriture du français comme langue de la révolte, « un butin de guerre ».

⁵ Cf. Tassadit Yacine, « Agadir et *Agadir* », Actes du colloque d'Agadir « Mohammed Khaïr-Eddine : histoire, mémoire, fiction », les 16, 17 & 18 décembre 2004 à l'université Ibn Zohr, publiés dans la revue *Awal, Cahiers d'études berbères*, n°36-37, 2007, p.14-15.

⁶ Le projet était, bien évidemment, de poster des hommes à proximité des lieux de rébellion.

⁷ Charles de Foucault, *Reconnaissance au Maroc, 1883-1884*, [Paris, Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1888, tirage en 1934] Paris, L'Harmattan, coll. Les Introuvables, 1998. p.196.

⁸ La tension connue sous le nom du « Coup d'Agadir » a failli déclencher une guerre entre l'Allemagne et la France. Deux navires allemands (la canonnière Panther et le croiseur Berlin) ont mouillé en rade d'Agadir pour protéger les intérêts allemands dans le Souss. La Grande Bretagne et la France protestent vigoureusement et un traité est signé le 4 novembre 1911 qui permet aux troupes françaises d'établir le protectorat au Maroc. cf.

à proximité de la côte, exactement sur la faille sismique. L'épicentre du séisme était situé juste au niveau de la ville, ce qui explique les 12 000 morts, soit 1/3 de la population.

Khair-Eddine et l'écriture du séisme

La catastrophe du séisme a provoqué un véritable trauma dans tout le pays et, coïncidence historique précède d'un an la disparition de Mohammed V¹⁰ (le 26 février 1961). La reconstruction appartient donc au début du règne d'Hassan II dont les premières années sont teintées de répression violente et d'autoritarisme implacable.

Khair-Eddine, dans son roman, s'appuie sur le sentiment populaire qui veut qu'une catastrophe naturelle soit annonciatrice de désastres et opère une collusion entre la destruction tellurique et le pouvoir absolu du nouveau roi.

Le recours au religieux n'est pas véritablement présent dans sa dimension spirituelle mais se confond avec le politique, la conception de l'apocalypse ne repose donc pas sur un respect des textes sacrés mais s'appuie en partie sur le fait que le séisme est intervenu durant la 3^{ème} nuit du ramadan, ce qui justifie aussi la crainte de la fin du monde. De fait, même si, traditionnellement, le Coran n'est pas un livre apocalyptique, certains hadiths mentionnent « la fin des temps », le jour du jugement dernier « l'Heure »¹¹ Sourate I, 3.

De même on retrouve chez des auteurs médiévaux cette notion biblique : Ibn Arabi (1165-1240) l'évoque à propos des croisades, et Ibn Khaldûn (1332-1406) y fait allusion à propos de la puissance des Turcs identifiés à Gog et Magog.

Le thème du séisme retient la fin du monde, à la fois dans sa dimension physique et métaphysique. Dans *l'Apocalypse de Jean*, l'Agneau procède à l'ouverture des sept sceaux. Le sixième marque la fin de la Terre :

Et je vis, lorsqu'il ouvrit le sixième sceau, et il advint un grand séisme, et le soleil devint noir comme sac en crin, et la lune toute entière devint comme du sang, et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme un figuier jette ses dernières figes quand il est secoué par un grand vent, et le ciel fut écarté, comme un livre que l'on roule, et toute montagne et île fut déplacée de son lieu. Et les rois de la terre, les grands, les chiliarques, les riches et les forts et tout esclave et homme libre, allèrent se cacher aux cavernes et grottes des montagnes ; et ils disent aux montagnes et aux grottes : » Tombez sur nous et cachez-nous loin de la face de l'Assis sur le trône et de la colère de l'Agneau, parce que c'est le jour, le grand jour de leur colère, et qui peut se maintenir debout ?¹²

Toutefois, il convient de nuancer cette déduction car une telle approche eschatologique appartient davantage à la tradition chiite, qui prône le retour du Madhi et la victoire sur l'Antéchrist, qu'à la tradition sunnite.

Khair Eddine utilise ces données dans une lecture marxisante.

Bien qu'il ne soit pas question dans le roman de Kaïr-Eddine d'une démarche mimétique, ni d'une inspiration évangélique, il est loisible de penser que la fréquentation des institutions françaises ait son rôle à jouer dans la perception du séisme d'Agadir. Des témoignages de survivants l'assurent fréquemment et, de plus, il n'est pas surprenant qu'un écrivain tel que

A.G.P. Martin, *Quatre siècles d'histoire marocaine. Au Sahara de 1504 à 1902. Au Maroc de 1894 à 1912*, [Paris, Librairie Félix Alcan, 1923] rééd. Rabat, Editions La Porte, 1994, p.554.

⁹ A noter qu'Agadir dans les années 30 était une escale importante de l'Aéropostale.

¹⁰ Mohammed V est mort le 26 février 1961.

¹¹ Sourate I, 3.

¹² Edouard Delebecque, *L'Apocalypse de Jean*, Introduction, traduction, annotations Paris, éditions MaMe, 1992, (VI, 12, 13,14,15,16,17) pp.114-116

Khair-Eddine, ayant lui-même vécu trois ans à Agadir, ait perçu, sous certains aspects, la catastrophe comme une vaste métaphore de son pays. Cette révolte des éléments qu'il évoque dans son ampleur rejoint la vision qu'il a de son pays, dont il s'emploie à dénoncer, d'une part, les défaillances administratives, d'autre part, la politique d'occultation de l'Histoire qui le fait s'interroger sur le droit que l'on a de construire sur des morts¹³. En soulignant la hâte de la reconstruction dans des zones où des cadavres demeuraient enfouis, Khair-Eddine induit que le politique s'accommode facilement du religieux, puisque la tradition musulmane réclame impérativement une purification du corps, une sépulture digne, dans les vingt-quatre heures qui suivent la mort.

Ainsi, au-delà du théologique, le roman rejoint-il une conception primitive de la colère de la terre pour reprendre une mythologie antérieure à l'islam. L'influence de la poésie berbère¹⁴, orale et très proche des mythes primitifs est patente : l'auteur y puise la tonalité épique comme la familiarité ou la symbolique, en apparence obscure, des dialogues. B.-A. El Maleh rapporte : « Il est très intéressant d'établir un bref parallèle avec le poète berbère Ibn Ighil qui lui aussi a consacré un poème à l'événement « Igist ugadir » (le désastre de chacun), poème oral composé en *tachelhit*, récitatif sur le mode du *dhikr* religieux

Le texte qui nous est livré ne comporte que 143 pages et se présente comme le récit des avatars subis par un fonctionnaire dépêché par son ministère afin d'aider la population à « redresser une situation particulièrement précaire. » (p.10), ce qui lui fait dire avant même son arrivée qu'il a « peu de chances de redonner la vie aux gens d'ici. » (p.12). L'absurdité de sa mission nous rappelle les errances administratives kafkaïennes¹⁵ En particulier *Le Château*. De ce constat d'inutilité aurait pu naître une fresque mettant en scène un état des lieux du désastre. Or, Khair-Eddine nous entraîne dans un concert de voix où s'enchevêtrent les victimes, les officiels, les religieux et toutes les voix passées qui se sont tues ou que l'on a fait taire.

Le désordre de la construction romanesque représente la mimésis scripturale de l'effondrement des immeubles, des gravats et de la puanteur qui règne dans la ville. En effet, se rencontrent des monologues intérieurs, des discours rapportés directement ou indirectement, du récit, des fragments poétiques et des pages théâtrales.

A cette confusion de genres s'ajoute celle de la typographie dans laquelle italiques et lettres capitales côtoient les caractères minuscules. Aux italiques correspondent la version officielle, les écrits administratifs et la réponse à ces directives du narrateur, d'une sorte de journal sans date.

Ainsi peut-on lire à deux reprises le rappel de la mission « Je suis ici pour *redresser une situation particulièrement précaire* » (pp.10 et 48) et la vision poématique de la ville « *La ville choit, goutte d'huile jaune veinée rouge blanc, sur les replis moelleux de ma mémoire.* » (p.21) « *La ville choit goutte d'huile veinée rouge blanc sur les plis du sol embué [...]* » (p.121). Malgré les cent pages qui séparent les deux citations, rien n'a véritablement changé

¹³ En soulignant la hâte de la reconstruction dans des zones où des cadavres demeuraient enfouis, Khair-Eddine induit que le politique s'accommode facilement du religieux, puisque la tradition musulmane réclame impérativement une purification du corps, une sépulture digne, dans les vingt-quatre heures qui suivent la mort.

¹⁴ B.-A. El Maleh rapporte : « Il est très intéressant d'établir un bref parallèle avec le poète berbère Ibn Ighil qui lui aussi a consacré un poème à l'événement « Igist ugadir » (le désastre de chacun), poème oral composé en *tachelhit*, récitatif sur le mode du *dhikr* religieux. (traduit par M. Lakhassi et K.L. Brown).In Jamel Eddine Bencheikh, *Dictionnaire de littératures de langue arabe et maghrébine francophone*, [Paris, PUF, 1994] Paris PUF coll.Quadriga, 2000, p.201

¹⁵ En particulier *Le Château*, roman inachevé, publié en 1926 à titre posthume à l'initiative de Max Brod, ami de l'auteur. Le géomètre K. tente en vain de rencontrer les autorités du village où il vient d'arriver, afin d'officialiser son statut. Mais le "château" où résident les fonctionnaires demeure inaccessible.

comme l'exprime leur similitude. Cependant, l'une comporte une ponctuation qui marque un discours réfléchi et réfère à la mémoire qui se délite au fur et à mesure que le texte se déroule, tandis que la seconde appartient à une longue phrase non ponctuée et suggère la vision barbare de l'absorption du sang par la terre. Ainsi, quasiment au terme de la narration, se marque la vacuité des efforts de remémoration de tous fantômes de l'histoire dont certains se fondent dans la terre pour y demeurer à jamais.

Quant aux lettres capitales, elles s'annoncent comme la voix d'un idéal qui se fait impératif où s'entrelacent indistinctement les injonctions administratives, les promesses d'un monde meilleur, et la révolte du peuple

IL FAUDRA PEUT-ÊTRE COMMENCER PAR BÂTIR DES MAISONS BIEN ALIGNÉES DE CÔTÉ ET D'AUTRE et laissant ainsi un espace assez large entre elles ET LES DISTANCER SUIVANT UNE GÉOMÉTRIE MÉTICULEUSE (mais le problème qui se pose en premier lieu est de savoir s'il est permis de construire sur les débris d'une ville morte) (p.122)

Significativement la question éthique est imprimée en caractères minuscules et entre parenthèses, comme s'il s'agissait d'un non-dit, d'une interrogation sous-jacente, qui n'ose se formuler à haute voix.

Malgré l'apparent chaos, se dessine une logique qui sous-tend le texte. De la terre écartelée surgit l'histoire d'un peuple que les épisodes théâtraux vont tenter de restituer. Une progression se construit dans les interventions des personnages représentés :

Lors de l'ouverture du premier épisode théâtral, seuls apparaissent le narrateur (Moi), le Caïd, le chaouch (l'huissier) et le cuisinier. Ces quatre personnages représentent l'environnement quotidien du fonctionnaire mais le discours qu'ils tiennent appartient à une poétique de cruauté faisant ressurgir les rebelles de l'Histoire.

Violence de l'Histoire

Dans cet espace clos de la demeure du narrateur, s'élève l'évocation de la région du Rif par la voix du cuisinier : « Ma mère est morte mon père vit sous un arbre/ fatigué/ dans le Rif où l'Espagne a laissé son Fer à Cheval¹⁶

/ rouillé/ je dépéris dans cet oubli de grive/ volant par la magie du sol valide » (p.24)

Le Rif, à la fois berceau de la lutte anticolonialiste¹⁷ et siège de la berbérerie écrasée par Mohammed V¹⁸ ouvre le flot d'imprécations qui dévalent dans tout le roman. En 1921 ; la tribu berbère des Aït Ouriaghel sous la conduite d'Abd el-Krim se soulève contre les Espagnols et proclame la république confédérée des tribus du Rif qui durera jusqu'en 1925. L'alliance du général espagnol Primo de Rivera et Pétain oblige les Rifains à la reddition. Leur chef sera exilé à la Réunion.

En 1958, l'armée du roi Mohammed V réprime très violemment le soulèvement des Amazighs du Rif et Hassan II tiendra cette région dans l'isolement. Il faudra attendre l'accession au trône de Mohammed VI pour une réconciliation entre le Rif et le pouvoir royal. Venue des années 20 jusqu'aux années 60, dans la bouche du cuisinier, surgit la figure de Cheikh el Arab, qualifié d'Africain, qui appartient à la face cachée de l'histoire marocaine. La

¹⁶ Référence aux possessions espagnoles du nord, Melilla et Ceuta, dont la forme du territoire évoque un fer à cheval.

¹⁷ En 1921 ; la tribu berbère des Aït Ouriaghel sous la conduite d'Abd el-Krim se soulève contre les Espagnols et proclame la république confédérée des tribus du Rif qui durera jusqu'en 1925. L'alliance du général espagnol Primo de Rivera et Pétain oblige les Rifains à la reddition. Leur chef sera exilé à la Réunion.

¹⁸ En 1958, l'armée du roi Mohammed V réprime très violemment le soulèvement des Amazighs du Rif et Hassan II tiendra cette région dans l'isolement.

mention de son nom annonce la longue parade des muets de l'Histoire et particulièrement ceux à l'origine berbère. En effet, celui qui demeure connu dans le Rif comme le « Robin des bois volant » incarne la déception des résistants à la colonisation après l'indépendance du Maroc. Sa rébellion s'identifie à celle du Souss¹⁹ dont il est originaire et sa mort, due à la trahison de l'un de ses compagnons avides de pouvoir, marque le début de l'ascension du célèbre général Oufkir.²⁰ Il est, sans doute, l'un des rares résistants qui ne soit pas issu du milieu intellectuel. Cuisinier de formation il se confond avec le personnage mis en scène et introduit par là même les persécutions contre tout un peuple. Ainsi, du Rif au Souss, c'est tout le Maroc berbère qui est représenté, du nord-est au sud-ouest.

Un autre personnage apparaît dans la seconde séquence théâtralisée : la Kahéna (p.59). Celle-ci relève à la fois de l'histoire et de la légende voire du mythe. Reine berbère des Aurès (qui désignait au Moyen-Âge tous les territoires de la côte du Maghreb et non seulement les montagnes à l'est de l'Algérie) de la tribu des Zénètes²¹, elle combattit les envahisseurs arabes au VIIe siècle jusqu'à la défaite de 693.

Incarnation de la résistance berbère²² contre l'envahisseur, elle entre en résonance avec la contestation de la généalogie royale des Alaouites. Khaïr-Eddine fait précéder l'entrée en scène de la Kahéna d'un *raïs* : « Je suis un envoyé spécial de Sa Majesté Kahéna » (p.53), c'est-à-dire d'un conteur populaire, sans doute l'un des seuls personnages à avoir conservé la mémoire, une mémoire orale qui transmet verbalement l'histoire du pays. Cette forme de résistance à l'écrasement des événements du passé est juxtaposée à des revendications purement contemporaines. Dans sa déclaration d'ouverture, la berbérisme s'amalgame au militantisme politique : « Je suis Kahéna La Berbère. Les Roumis m'appellent la Reine Serpent de Barbarie. Mais je suis communiste, c'est vrai, comme le serpent. J'aime beaucoup mes frères et je déteste les hommes. » (p.57). La collusion opérée par les Occidentaux entre la révolte berbère et le serpent relève d'une diabolisation du personnage et du communisme et prend, dans la bouche du personnage valeur identitaire par son renvoi implicite à une mythologie des origines. Le symbole ambigu des ophidiens et leur statut de rampants introduit l'idée de l'adéquation des Berbères avec la terre et, par leur régénération annuelle, laisse penser à une éternité en dépit des aléas historiques. L'entrée quasi triomphale de la guerrière mythique s'achève dans les pleurs et le constat de la dégradation de la mémoire collective « Temps ma poubelle. Temps, mon ictère » (p.65)

Outre l'oubli dû à l'érosion du temps, se devine aussi une manipulation de l'histoire dont les épisodes qui concernent la Kahéna ont été écrits et transmis par les envahisseurs arabes²³. Le glissement du passé lointain au présent proche est dès lors implicite.

¹⁹ Du Rif au Souss, c'est tout le Maroc berbère qui est représenté, du nord-est au sud-ouest.

²⁰ La première tentative d'arrestation de Cheikh el-Arab (de son nom Ahmed Agouliz) menée par le responsable officiel du CAB (services secrets), Mohamed Oufkir, échoua en juin 1964, la seconde qu'il conduira également sera un véritable massacre (« la tuerie de Sidi Othmane »), mais sera suivie de la promotion d'Oufkir au rang de général et de ministre de l'Intérieur. Cf. l'article « Cheikh el-Arab : itinéraire d'un héros sans gloire » article de Karim Boukhari in le magazine marocain *TelQuel*, semaine du 24 au 30 janvier 2004, n°111.

²¹ C'est dans cette tribu, en gage de paix, que les Omeyyades ont choisi Tariq Ibn Ziyad qui traversa le détroit de Gibraltar en 711

²² La Kahéna est évoquée par Ibn Khaldûn dans le chapitre « Éloge des Berbères » in *Peuples du monde*. Extraits des *Ibar*, traduits de l'arabe et présentés par Abdelassam Cheddadi, tome 2, Paris, éditions Sindbad, 1986, p.494-495.

²³ Dans un article consacré à La Kahéna, Gabriel Camps annonce dès son introduction « L'analyse révélera également comment les historiens et les chroniqueurs ont élaboré graduellement une mythologie pour justifier la présence arabe au Maghreb et expliquer la place des Berbères dans la communauté musulmane. » in « Historiographie et légende au Maghreb. La Kahina ou la production d'une mémoire » in *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, année 1999, volume 54, n°3, p.667. (Œuvre reproduite sur le site <http://www.persée.fr>, usage accordé par le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, sous la direction des bibliothèques et de la documentation.

Un autre héros vaincu s'élève dans l'épisode de la ville zoologique. Cette ville destinée à remplacer Agadir, établie sur le modèle occidental, dotée de « tapis roulants et de taxis électroniques » (p.37) renferme tout un bestiaire dans lequel il est aisé de reconnaître l'entourage royal, la corruption et la flagornerie des soutiens du régime d'Hassan II, alors que les aigles sont enfermés (p.40), tandis que le Perroquet en chante les louanges. Ces aigles sont « les rebelles » et parmi eux, il en est un qui est condamné à mort « comme Bouhmara ! Qui est celui-là ? [s'interroge le narrateur] Je ne m'en souviens plus, mais c'est un vrai génocide. » La mention quasi clandestine de Bouhmara lève le voile sur les traitements réservés aux rebelles par le pouvoir royal. Deux personnages historiques se partagent cette allusion. Le premier, si l'on en croit Jacqueline Arnaud, serait « Abou Yazid, "l'homme à l'âne", prédicateur ascétique qui dresse les Berbères contre la dynastie fatimide, à l'est du Maghreb »²⁴ dont le caractère perturbateur rejoint la figure folklorique de Nasreddin Hodja²⁵. Le second, selon Abdellah Baïda, serait la représentation d'un rebelle surnommé Bouhmara, de son vrai nom Jilali ben Driss Zerhouni el Youssouf, qui incitait à la révolte les tribus du Rif en 1902. Fait prisonnier en 1909, il fut enfermé dans une cage de fer et conduit à Fès. Craignant un soulèvement des populations²⁶ le sultan Moulay Hafid décide de s'en débarrasser en le jetant dans la cage d'un lion de sa ménagerie. Blessé seulement à l'épaule, il est sorti de sa cage et tué d'un coup de révolver par un esclave. Le cadavre est placé dans la cour, arrosé de pétrole et brûlé²⁷.

À côté des rebelles figurent les vainqueurs, assimilés *de facto* aux dirigeants du pays dans un défilé incessant, au mépris de la chronologie et fusionnent dans un même personnage des sultans séparés de plusieurs siècles. Ainsi dans l'épisode situé à Marrakech, apparaît « Youssef, Le Premier Roi » (p.67) qui fonda la ville rouge en 1062 lequel se confond avec Moulay Youssef sultan de 1912 à 1929 qui déplaça la capitale de Fès à Rabat et promulgua le Dahir berbère²⁸.

Le raccourci historique exprime la désagrégation du Maroc qui est passé au cours des siècles des mains de Berbères à celles des Arabes. La critique politique se glisse dans les ellipses temporelles et trouve son apogée sur la place du Méchouar à Rabat, face au palais royal où se situe la mosquée Ahlfas. Cette jeune capitale, bâtie en coopération avec l'occupant français, devient l'espace du procès royal.

Reprenant la tradition des rassemblements sur les places pour écouter les conteurs, Khaïr-Eddine théâtralise et démystifie la sortie du roi lors des vendredis : « Le roi est annoncé. Ce n'est pas un roi qui sort du palais. C'est un général. » (p.78). Ce général, n'est autre que le général Oufkir, accueilli par les imams, qui proclame à plusieurs reprises : « C'est moi qui fait la loi ». Ce passage qui dispose des personnages symbolisant l'ensemble du peuple les religieux, l'anarchiste, le militaire, la veuve, les paysans, l'ouvrier, le militaire, est sans doute le plus audacieux de tout le roman.

²⁴ Jacqueline Arnaud, « Khaïr-Eddine le sudiste » in *Présence francophone*, n°21, 1990, p.12. Cité par Abdellah Baïda, *Les Voix de Khaïr-Eddine. Pour une lecture des récits de l'enfant terrible*, Rabat, éditions Bouregreg, 2007, p.112.

²⁵ Cf. *Sublimes paroles et idioties de Nasr Eddin Hodja*, recueillies et présentées par Jean-Louis Maunoury, Paris, Phébus libretto, 2002.

²⁶ Des massacres cruels eurent lieu à Fès devant Bab Bou Jat sur les hommes de Bouhmara (amputation alternée de pieds ou de mains). Les représentants étrangers parvinrent enfin à les faire cesser après plusieurs interventions.

²⁷ A.G.P. Martin, *op.cit.* p. 512.

²⁸ Le dahir est un décret émis par le sultan. Les Français incitent le sultan à promulguer ce décret qui visait à rendre aux tribus berbères une relative autonomie juridiques en organisant des tribunaux coutumiers qui ne relevaient plus de la loi islamique mais seraient liés à la juridiction française. Le dahir provoqua la révolte des nationalistes qui y virent une scission du Maroc pour satisfaire la France et mettre davantage à l'écart les populations berbères. Il sera, malgré lui, le facteur d'union du peuple contre l'occupation française et sera finalement retiré.

Le débat qui s'engage devient un véritable réquisitoire contre la monarchie, il relève de l'insulte au roi, punie d'emprisonnement *a minima*. Le fait le plus grave est la contestation de l'origine divine du pouvoir : « Le Roi se proclame. Descendant de la justice divine » (p.79) qui va jusqu'au blasphème. En effet, la dynastie alaouite descendrait d'Az-Zakkiya, lui-même descendant du gendre et cousin de Mahomet, Ali. Cet illustre ancêtre fut proclamé Madhi en 737 et, selon les hadiths, apparaîtrait durant les derniers jours avant l'Apocalypse. L'un des signes de sa venue serait qu'au cours du même mois de Ramadan il y ait une éclipse de lune et une éclipse de soleil. Mais la dérision, les méfaits étalés et les injures créent un renversement qui fait du Madhi officiel, l'Antéchrist.

Le procédé du grotesque bakhtinien se double de la brutalité des accusations qui pleuvent comme des jets de pierre : « Le roi est complice du désespoir » (p.82), « Le roi se nourrit du sang du peuple » (p.82) tandis que les nantis de la nation célèbrent sa protection « Je ne manque de rien. Je suis nourri, logé, blanchi et je tire de temps en temps une balle de mitraillette et de fusil. On travaille pour moi. Il n'y a pas de guerre. Que des émeutes. Y a que des émeutes. Nous, nous cherchons la paix. » (p.80). Khaïr-Eddine oppose la provocante satisfaction du sergent à la misère des paysans balayés du revers de la main par le roi « Vous ne pouvez pas gouverner une nation démocratiquement. Vous n'êtes pas instruits. Vous ne savez ni lire ni écrire. » (p.84). A la fin de la séquence théâtrale apparaît l'hypocrisie du pouvoir lorsque le roi déclare à l'étudiant qui, lui, sait lire et écrire qu'il « [Tu] ne sait [s] rien. C'est moi qui commande » (p.85)

De cette parodie de rencontre entre le roi et le peuple, se détache la voix d'une veuve. Elle raconte comment son mari, Allal Ben Abdellah, a donné en vain sa vie : « La lutte n'a servi à rien, n'a pas sauvé le peuple. Au contraire, elle a servi à déterminer une fois pour toute son destin tragique » (p.81). Le détournement des héros au profit de la dynastie appartient à la fois au blasphème, à la concussion de l'histoire et au désenchantement de l'après colonisation. Devenu un héros national, honoré comme martyr, il appartient désormais à la fable royale ainsi que l'exprime encore actuellement les quotidiens : « Le Maroc commémore, dimanche prochain, le 52^{ème} anniversaire de la disparition du martyr Allal Ben Abdellah. Ce dernier incarne les énormes sacrifices qui ont été déployés suite à l'annonce de l'exil de feu SM le Roi Mohammed V et de la famille royale le 20 août 1953, pour la dignité, la liberté et la souveraineté de la nation et la défense des constantes nationales sacrées. »²⁹

Conclusion

Ainsi, l'histoire qui surgit des entrailles de la terre *agadiri* rejoint-elle le malaise identitaire du narrateur : « je suis à recommencer point par point qu'on me dévisse je suis à refaire » (p.138). Par le chaos chronologique, par la langue bousculée dans des juxtapositions qui explosent en provocations poétiques, Khaïr-Eddine restitue la juste mesure de la vision apocalyptique d'un pays bâti sur la violence.

A la fois visionnaire et blasphématoire, le roman reprend à son compte les diverses composantes de l'Apocalypse dans une lecture animée par la quête identitaire et la révolte des lendemains amers, « une autobiographie transposée et fantasmée [qui] s'inscrit dans la dimension historique du pays afin de refléter son destin. »³⁰

Le métissage des genres, l'anarchie chronologique des figures légendaires qui s'échappent des entrailles de la terre fracturée, l'agression polyphonique adressée au pouvoir, tant royal qu'à celui du Makhzen, renvoient, dans un premier temps, à l'engloutissement

²⁹ Titre et premières lignes de l'édition *Aujourd'hui le Maroc*, quotidien daté du 8 septembre 2005, article en commémoration du 52^{ème} anniversaire de la mort de Alla Ben Abdellah qui avait agressé le sultan collaborateur ben Arafa, le 11 septembre 1953.

³⁰ Karima Yatribi, « L'auteur et ses masques » in *Expressions maghrébines*, « Mohammed Khaïr-Eddine », vol.5, hiver 2006, p. 41.

d'Agadir et aux décombres des bâtiments. Dans ce réveil de la terre, sont rejetés à la face des hommes les luttes et les héros cachés comme la gésine mythique de la vérité.

Le séisme du 6^{ème} sceau, voit « les rois de la terre, les grands, les chiliarques, les riches et les forts et tout esclave et homme libre, [allèrent] se cacher aux cavernes et grottes des montagnes. » par crainte du Jugement de Dieu. Khaïr-Eddine les place sous le regard du peuple, désacralisant l'Écriture et appelant au Grand Soir, après la fin du monde, comme le secret espoir d'une révolution à venir.

De manière épisodique, demeure la faible espérance de la gazelle que pleure l'une des victimes du séisme. Enlevé et disparu, sans doute maltraité, l'animal du désert maintenant aux mains « d'un lieutenant-colonel » (p.17) ou bien « enfermée dans un zoo quelconque avec des gazelles sauvages qui ne savent pas ce qu'on leur dit et dorment entre les rochers artificiellement plantés là, ou sous un dais de pierre en forme de voûte, mi cachées, mi aériennes ; n'oubliant pas encore leur liberté passée, le désert, les hamadas, la steppe, le bon repos frais à l'ombre des palmeraies. » (p.128). Du symbole biblique des Cantiques, ne subsiste que la fragilité d'une renaissance qui viendrait du sud.

La révélation ne s'accompagne pas de la purification par le sang de l'Agneau, mais du surgissement des scories, des putréfactions et de l'aveuglante lumière des corruptions. Pour Khaïr-Eddine, n'y aura pas de Madhi, ni de victoire sur la Bête, tant que le règne alaouite durera. Hassan II, devient l'*alter ego* du Néron de l'écriture de Jean, alors que le vrai Madhi, Ben Barka, celui qui portait les espoirs du pays, vient d'être assassiné³¹. En effet, bien que jamais nommée, l'ombre de Mohammed Ben Barka, plus connu sous le nom de Medhi Ben Barka, plane sur l'ensemble du texte et rassemble, dans le non-dit, toutes les tentatives d'insurrection réprimées dans le sang ou bâillonnées par les services secrets.

De la révélation apocalyptique, Khaïr-Eddine retient la chute de l'étoile à cinq branches du drapeau national : « la cinquième dent de mon étoile exilée parmi nous à présent/tombée sur moi seul depuis sa gloire/mon peuple/honni soit roi qui ne se fasse ton porte-parole » (p.75).

La première révélation ne repose pas sur le jugement divin, mais sur les voix réunies des oubliés de l'histoire. La seconde, secrète, dénonce l'écrasant silence qui entoure la disparition du leader de l'opposition.

Il ne reste plus pour ce peuple humilié que l'écrivain comme porte-parole qui s'approche, dans sa modernité, de la mission prophétique du poète. Pour Khaïr-Eddine, ce n'est pas Dieu qui se lève après le séisme, mais la multitude de « je » qui réclame justice sans savoir si elle sera entendue.

³¹ La très mystérieuse disparition de M. Ben Barka, à Paris, en octobre 1965 a plongé les opposants au régime dans un profond désarroi. La présence récurrente du général Oufkir dans le roman renforce cette hypothèse, sachant que le leader politique a échappé à un attentat qu'il avait ourdi avec le colonel Dlimi le 16 novembre 1962. Ben Barka s'exila et entreprit un long périple entre l'Algérie, Le Caire, Rome et La Havane et Paris où il devait coordonner la Conférence Tricontinentale qui devait se tenir à La Havane en janvier 1966. Il fut condamné à mort par contumace le 22 novembre 1963.